

SCHEFOLD, Reimar, VERMEULEN, Han F. 2002. TREASURE HUNTING. Collectors and Collections of Indonesian Artefacts. Medelingen van het Rijksmuseum voor Volkenkunde. No 30 Universiteit Leiden..

Cet ouvrage étudie dans quel contexte des collections ont été constituées en Indonésie pour divers musées européens. Au cours des chapitres, on va voir apparaître plusieurs types de « récolteurs », tout d'abord des employés du gouvernement ou des individus isolés s'intéressant au milieu culturel dans lequel ils vivent et formant des collections par intérêt personnel, ensuite des missionnaires ou religieux éclairés, c'est-à-dire ne procédant pas à des autodafés au nom de la religion, puis et surtout, avant les expéditions de récolte initiées par les musées eux-mêmes, les butins des guerres coloniales. La constitution des collections indonésiennes de neuf musées européens et un américain est examinée dans cet ouvrage. Dans ce résumé, nous n'aborderons que trois des exemples décrits, ceux-ci étant cependant représentatifs de l'ensemble des méthodes présentées dans cette étude.

Le Musée d'Ethnologie de Leiden (Hollande) a été ouvert en 1837, à peu près en même temps que les musées d'ethnologie de Saint-Petersbourg, Dresde et Copenhague. Bien qu'à l'origine consacré avant tout au Japon, à la fin du 19^e siècle la section indonésienne représentait la part la plus importante des collections du musée. Leiden nous intéresse particulièrement en tant que dépositaire d'objets issus des colonies néerlandaises. Le premier directeur de ce musée, von Siebold (1796-1866), qui avait réuni au Japon les premières collections, estimait que seul un ensemble d'objets issus de diverses cultures pouvait permettre de faire des études comparatives de valeur. Il fit donc appel à des chercheurs, aussi bien locaux qu'étrangers, avec mission d'acquérir des collections en divers lieux du globe. Des instructions allant dans ce sens furent également largement diffusées dans les milieux coloniaux, en particulier auprès des membres du gouvernement des colonies, ce qui résulta en d'importants apports. Afin de systématiser l'acquisition de collections, des ouvrages furent même publiés à plusieurs reprises, précisant les catégories d'objets intéressant le musée. La présence de pavillons hollandais dans les expositions internationales aussi bien de la fin du 19^e siècle que du début du 20^e siècle furent l'occasion de réunir des collections importantes représentatives des îles indonésiennes, collections qui rejoignirent ensuite ce musée. Un autre apport, non négligeable, est celui résultant des guerres coloniales. Tout le butin tombant entre les mains des troupes était considéré comme appartenant au gouvernement. Au sein des collections indonésiennes du Musée de Leiden, cette catégorie d'objets ne représente que le 7% environ des 36'000 pièces, mais ce faible pourcentage est compensé par la valeur élevée d'objets de haute qualité et souvent en métaux précieux.

La riche collection indonésienne du Musée des Cultures, à Bâle, représente un autre exemple de constitution de collections pour un pays n'ayant pas de lien colonial direct avec l'Indonésie. Nous verrons ainsi que les personnes envoyées sur le terrain par ce musée peuvent se permettre de porter des jugements sur les effets perfides de la colonisation. Cette collection est avant tout redevable au travail des cousins Fritz (1887-1990) et Paul Sarasin (1887-1988) et à Paul Witz (1892-1955). Les premières ouvertures vers une collection ethnographique à Bâle remontent à l'année 1849 avec l'acquisition d'une précieuse collection d'objets aztèques. En 1904, la collection ethnographique devient indépendante des autres collections. Le département indonésien du musée s'appuyait alors sur trois groupes de « collecteurs » : les géologues, les missionnaires et les ethnologues. Les cousins Sarasin étaient en fait des zoologues et leur première expédition les conduisit à Ceylan. Mais ils considéraient que la recherche ethnologique faisait aussi partie de

leur travail de zoologues. Leur principal intérêt allait se porter ensuite sur l'île des Célèbes, alors peu connue du monde scientifique. Leurs recherches se répartirent sur des domaines aussi divers que la zoologie, la météorologie et la botanique. Elles firent l'objet de plusieurs publications touchant, bien entendu, à l'ethnologie et à leurs récoltes d'objets sur le terrain. Immergés durant leurs recherches dans le monde colonial, les Sarasin non seulement réussirent à attirer l'attention internationale sur la nécessité de préserver la nature mais également critiquèrent l'extension des plantations détruisant l'habitat traditionnel, ainsi que l'exploitation des enfants et l'intolérance religieuse. Paul Wirz quant à lui effectua de nombreuses expéditions pour le Musée de Bâle, enrichissant particulièrement les collections indonésiennes et de Nouvelle-Guinée. Egalement idéaliste, il critiqua les activités des compagnies minières et pétrolières détruisant le mode de vie des peuples étudiés. Il s'inquiéta aussi des changements culturels imposés par la politique du gouvernement colonial et les missions.

Finalement, l'ouvrage met en scène les collectionneurs privés effectuant des récoltes d'objets sur le terrain et les donnant ensuite ou les revendant à des musées. Si certains d'entre eux ont réellement manifesté de l'intérêt et de la sympathie pour les peuplades étudiées, d'autres par contre ont agi dans un but purement mercantile, profitant du vaste mouvement de constitution de collections ethnographiques par les musées européens à la fin du 19^e siècle et au début du 20^e siècle. D'autre part, si l'on peut accuser les missionnaires d'avoir provoqué la destruction d'un nombre incalculable de témoins matériels des religions traditionnelles, quelques représentants des divers ordres religieux ont manifesté assez d'ouverture pour réunir des collections destinées avant tout aux musées des missions en Europe, sans oublier cependant que de telles collections pouvaient aussi signifier la « victoire » du christianisme sur l'obscurantisme.

En filigrane, cet ouvrage soulève finalement la question de la restitution aux peuples d'origine des objets de leur culture, souvent par eux inconnue suite aux changements imposés par l'Europe depuis souvent plus de deux siècles. La Hollande a restitué ainsi des objets à l'Indonésie à plusieurs reprises, la première fois déjà en 1977-78. Cependant l'apparition successive sur le marché des antiquités de pièces ainsi retournées dans leur pays d'origine met en question aujourd'hui de telles restitutions.

Gaspard de Marval , Cours de base en muséologie, ICOM Suisse, 2007-2008
14.02.2008